

dussé-je dépenser mon existence et ma fortune entières pour atteindre ce but. Vous comprenez cela, Prosper ?

— Certes je le comprends, madame, et je l'approuve, mais il faudrait un point de départ, un commencement de pistes, quelques indices. Savez-vous quel département habitait la famille de M. Robert ?

— Celui de l'Aube...

— C'est bien vague. L'ingénieur, sous les ordres duquel se trouvait autrefois ce jeune homme, ne pourrait-il vous renseigner ?...

— Il est mort.

Prosper prit son front dans ses mains.

— Tout nous manque ! murmura-t-il. Je ne fonde un peu d'espoir que sur cette lettre et cet acte de naissance. Ils doivent exister. Mon instinct me dit qu'ils existent.

— Où votre maître pouvait-il cacher des documents d'une telle nature ?

— Je cherche à me souvenir, madame. J'interroge ma mémoire... Ah ! je crois que m'y voici.

— Parlez vite !...

— Madame a-t-elle dérangé les livres de la bibliothèque ? demanda Prosper.

— Quelques-uns seulement, répondit Marguerite.

— Madame a-t-elle trouvé, derrière les volumes, un petit coffret ancien, en bronze ciselé ?

— Non. Ce coffret m'est inconnu.

— Il doit renfermer l'acte et la lettre.

— Vous croyez ?

— J'en suis presque sûr, ayant vu plusieurs fois mon maître retirer ce coffret de la cachette, l'ouvrir, et y mettre ou y prendre des papiers.

— Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Venez Prosper.

Et madame Bertin, suivie de l'ancien valet de chambre, se dirigea sans perdre une seconde vers la partie de l'hôtel où se trouvait le cabinet de travail de feu son mari.

Ce cabinet était fermé à double tour. Marguerite prit dans sa poche un trousseau de clefs, en choisit une et ouvrit la porte.

Les volets intérieurs, hermétiquement clos, créaient dans la pièce une obscurité presque complète.

Sans que madame Bertin eût besoin de le lui ordonner, Prosper s'approcha des fenêtres et replia les volets. La lumière inonda le cabinet où régnait le plus grand désordre.

Tout était confusion sur le bureau ; des volumes jetés pêle-mêle encombraient les meubles, prouvant qu'on avait déjà fureté dans les papiers. D'autres livres, en grand nombre, gisaient sur le parquet, laissant vides quelques-uns des rayons de la bibliothèque.

— Vous voyez que j'ai cherché, dit Marguerite.

— Sur les tablettes à votre portée, mais non sur celles du haut. Or, le coffret doit se trouver dans l'angle gauche de la plus élevée.

— Je n'aurais pu y atteindre sans échelle.

— Une chaise me suffira.

Prosper se servit en effet d'une chaise comme escabeau et atteignit sans peine le rayon qu'il avait indiqué. Il dérangea plusieurs volumes qu'il jeta par terre, et glissa son bras dans l'espace vide qui s'étendait entre la rangée de livres et le fond du meuble.

— Voici l'objet, madame ! s'écria-t-il en exhibant un coffret de bronze ciselé d'un curieux travail, et en le présentant à la vue.

Celle-ci le saisit avidement, et voulut l'ouvrir tandis que Prosper descendait de la chaise, mais le couvercle résista à tous ses efforts.

— Fermé ! dit-elle avec impatience. Prenez une pince, un marteau, un objet de fer quelconque, et brisez les charnières...

— Inutile, madame...

— Vous savez où est la clef ?

— M. Bertin portait cette clef, qui est un bijou de ciselure, parmi les breloques de sa montre.

— La montre se trouve dans la chambre mortuaire. Je vais la chercher.

Marguerite s'élança dehors, et revint au bout de deux ou trois minutes, apportant un chronomètre d'une grande valeur.

A la chaîne lourde et d'un goût douteux pendaient de menus bibelots parmi lesquels se trouvait une minuscule clef d'acier d'une forme bizarre que Prosper toucha du doigt en disant :

— La voici.

Marguerite introduisit d'une main fébrile cette clef dans la serrure. Elle y tourna deux fois et le coffre s'ouvrit.

Une liasse épaisse de billets de banque frappa tout d'abord les yeux de la veuve, qui les jeta de côté dédaigneusement et poursuivit son exploration. Parmi plusieurs lettres elle en choisit une et la déploya en s'écriant :

— L'écriture de Robert ! impossible d'en douter.

Puis, se laissant tomber sur un siège, elle lut à demi-voix les paroles suivantes, désordonnées, incohérentes, que nous reproduisons textuellement :

« Monsieur,

« On vous a vendu et livré celle que j'aimais. Vous avez brisé mon cœur et torturé mon âme comme elle l'a fait elle-même en obéissant à la volonté d'un père dont vous étiez la dupe ! !

« Vous ne l'aimiez pas, vous qui n'aimez rien ni personne ! vous la désiriez, voilà tout. Moi je l'adorais et je devais croire à l'amour qu'elle me prouvait en se donnant à moi.

« Je l'adorais à mourir pour elle. Je l'adorais autant qu'aujourd'hui je la méprise, et je veux rendre, à vous et à elle, le mal que vous m'avez fait tous deux. Cette lettre est le ciment de ma vengeance.

« Marguerite Berthier, fille déshonorée d'un père sans honneur, était mère quand elle est devenue votre femme. En même temps que sa beauté elle vous apportait sa honte en échange de vos millions...

« J'ai enlevé mon enfant à la misérable qui n'a pas eu le courage de résister et de souffrir pour se garder à moi.

« Afin d'effacer toute trace de la faute commise on aurait tué ma fille, et je veux que ma fille vive. Elle est née clandestinement à Villiers, près d'Auxerre, et je l'ai fait inscrire sur les registres de l'état civil de Romilly, mon pays natal, le 20 octobre 1860, comme étant ma fille et celle de Marguerite Berthier.

« La preuve de la honte de Marguerite Berthier votre femme, est donc authentique, indiscutable, ineffaçable. Afin que vous n'en doutiez pas je vous adresse, ci-inclus, un extrait légalisé de l'acte de naissance.

« J'aime ma fille, moi, et je vais essayer de lui conquérir en Amérique une fortune par mon travail. Si je ne réussissais pas à assurer son avenir, je vous l'amènerais un jour en lui disant qu'elle a le droit de réclamer une part de la fortune de sa mère.